

Tangence



Roman d'un vague à l'âme

Yves Simon, *La dérive des sentiments*, Paris, Grasset, 1991, 262

p.

Éric Gauvin

Numéro 42, décembre 1993
Le récit de soi

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/025795ar>
DOI : <https://doi.org/10.7202/025795ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Tangence

ISSN

0226-9554 (imprimé)
1710-0305 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gauvin, É. (1993). Compte rendu de [Roman d'un vague à l'âme / Yves Simon, *La dérive des sentiments*, Paris, Grasset, 1991, 262 p.] *Tangence*, (42), 161–163.
<https://doi.org/10.7202/025795ar>

Tous droits réservés © Tangence, 1993

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

d é L i r e

Roman d'un vague à l'âme

Yves Simon, *La dérive des sentiments*, Grasset, Paris, 1991, 262 p.

Peut-on supposer que les romans naissent là où la parole s'est refermée, non pour taire un secret, mais parce qu'elle ne sait plus comment décrire ou désigner ce que la vie invente.

Yves Simon,
La dérive des sentiments

Il ne s'agissait pas de dépeindre une génération; d'une part, parce cette visée est quelque peu prétentieuse, d'autre part, parce que le résultat aurait été artificiel. Il fallait aussi — Yves Simon me semble y être arrivé — éviter certains écueils, dont celui de se complaire dans le misérabilisme. En écrivant *La dérive des sentiments*, il a su colorer ce roman d'un lyrisme transparaisant déjà dans ce titre qui nomme d'une jolie façon le vague à l'âme d'une génération. De fait, c'est à cette lassitude, à cette fatigue qui affecte les jeunes gens d'aujourd'hui que l'auteur s'est intéressé avant tout. Les personnages semblent entourés d'un certain flou, investis d'une nature indéfinie et vague qui accentue la fine description du malaise qui les atteint.

D'abord, il y a ce narrateur écrivain qui s'estompera rapidement pour laisser place à ses personnages jouant les figures centrales de *La dérive des sentiments*. Cet écrivain se révèle un

spécialiste des romans inachevés, comme s'il souffrait lui-même de l'incomplétude qu'il tente de décrire. Les seuls romans qu'il achève sont ceux qu'il publie sous un pseudonyme, ceux qui ne lui ressemblent en rien. Le décès d'une amie, une dénommée Juliette qui mourut, semble-t-il, d'une déficience d'univers» (p. 51), et la rencontre d'un vieil écrivain, marqué par l'histoire et les guerres, fait naître en lui les personnages de Simon et Marianne.

Ces deux êtres se sentent exclus du monde et de l'histoire; exclus non pas par une quelconque marginalité, mais parce qu'aujourd'hui le monde n'est transmis que par «overdose». «Ils se croient pris par des forces qui les dépassent; un excès de monde qui leur parviendrait par toutes sortes de réseaux, et en même temps, une absence du monde, parce que ces images qui scintillent sur des écrans ne sont pas le monde» (p. 86). Gavés d'images, Simon et Marianne en viennent à croire qu'elles seules sont porteuses des émotions et de la passion, car en ce qui a trait à cette superproduction qu'est la vie, ils ont l'impression d'être de vagues figurants aux rôles mal définis. Ils souhaiteraient presque qu'il y ait un témoin s'appliquant à observer leurs moindres gestes et les approuvant s'il y a lieu, car ils se sentent privés d'un regard sur eux-mêmes comme s'ils avaient un «précipice sous la peau» (p. 90). Recherchant en vain un assentiment, ils ne le trouvent pas dans la perfection des images et des sons qui les entourent, rien ne vient les confirmer dans leur insuffisance, leur ennui. «La perfection est à leur portée puisque aucun parasite ne vient sanctionner une défaillance, et ils en sont presque à désirer retrouver le bruit, le bruit de fond avec ses grésillements, ses parasites: des maladresses en somme» (p. 94).

Simon et Marianne ignorent tout de ce qu'on appelle le sentiment d'appartenance. Vainement, ils tentent de l'éprouver en se préoccupant de la mode et du goût du jour, mais ils constatent rapidement que ce ne sont que de pauvres succédanés pour un sentiment qui devrait combler davantage. «Qui auraient-ils pu appeler nos frères, nos sœurs? Il leur sembla que ce sentiment d'attention, voire de compassion s'était éparpillé et était devenu périphérique» (p. 97). Ils souhaiteraient être touchés par les guerres et les drames qui sont édulcorés et dont l'essence même est éludée par les images télévisuelles, mais que faire lorsque notre sensibilité est mouvante et confuse? Marianne affirmera: «Toi, tu dis que l'on est envahis, moi je dis que l'on est dépourvus. Trop d'écrans lisses et pas de crasse» (p. 149).

Y a-t-il un salut possible pour les gens comme Simon et Marianne? Le roman d'Yves Simon propose-t-il un ultime recours pour éviter que cette génération s'enlise? Peut-être faudrait-il «partir à la rencontre des choses» (p.110), comme le suggère Marianne en constatant leur désarroi. Certes, la proposition est quelque peu sibylline, mais elle est si évocatrice que l'on oublie son caractère obscur. Aussi, Kaspar George Becker, le vieil écrivain, incitera Marianne à aiguïser sa sensibilité en ayant à tout moment conscience du mince réseau qui «existe entre soi et les autres et que tout ce qui peut sembler relever de l'inutile — pas du futile — est une trace invisible dont l'histoire des hommes est à jamais marquée» (p. 212). Ainsi, cette impression d'être exclu de l'histoire est erronée et trouve ses assises dans une ignorance fondamentale, une inconscience qui fait croire aux gens qu'ils n'adhèrent pas à l'histoire humaine parce qu'ils n'ont pas vécu les moments intenses qui l'ont composée: «Votre ennui de vivre n'est que la conséquence d'une ignorance. Vous avez cru que l'histoire que l'on vous apprenait dans les livres d'école était survenue à d'autres que vous» (p. 207).

Dans *La dérive des sentiments*, l'angoisse des protagonistes s'exprime aussi dans le vertige que suscite la mise en abyme se déployant d'une façon tout à fait originale. Ici le procédé n'occulte en rien le drame implicite dépeint par Yves Simon, celui d'une génération dépourvue. Heureusement, en dépit de tout, la beauté émerge: «C'est cela que j'appelle la beauté du monde, l'effort secret, anonyme de s'élever» (p. 213).

Éric Gauvin